

LA FOLIE N'EST-ELLE QUE LE CONTRAIRE DE LA RAISON ...

Texte 1 :

Kant, *Rêve d'un visionnaire expliqué par des rêves de la métaphysique*

« La folie et l'entendement ont des frontières si indistinctes qu'on a de la difficulté à aller loin dans un de ces domaines sans faire quelquefois un petit parcours dans l'autre. Car l'intention de faire sur le mode sérieux des interprétations sur les visions des *fantastes** suffit à éveiller des soupçons malveillants, et la philosophie qui se laisse surprendre en si mauvaise compagnie suscite la méfiance. Je ne blâme donc pas du tout le lecteur, si au lieu de voir dans les visionnaires des demi-citoyens de l'autre monde, il les liquide tout bonnement comme candidats à l'hôpital, et par là s'affranchit de toute recherche ultérieure. Mais, à prendre ainsi toutes choses, il faut que la façon de traiter cette sorte d'adeptes de l'empire des esprits diffère grandement de celle qui résultait des notions antérieures, et tandis qu'autrefois on trouvait nécessaire d'en brûler parfois quelques-uns, on se contentera désormais de les purger. »

*difficile à restituer, mais se dit de ceux qui inventent des contes de fées. Terme vieilli.

David-Ménard Monique. La folie dans la raison pure. In: Les Cahiers du GRIF, n°46, 1992. Provenances de la pensée femmes/philosophie. pp. 41-45. doi : 10.3406/grif.1992.1858
http://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1992_num_46_1_1858

Texte 2 : Monique David-Ménard, La folie dans la raison pure

Dans un texte de 1766, *Rêves d'un visionnaire expliqués par des rêves de la métaphysique*, Kant, le philosophe de la subjectivité transcendantale a écrit sur la folie et le délire d'un occultiste, Swedenborg, un savant suédois devenu le contempteur de la science laïque et le fondateur d'une nouvelle religion. On doit une première traduction de ce texte à Jean-Pierre Lefebvre pour la revue *L'Évolution psychiatrique* d'avril-juin 1977, et cet *Essai sur les maladies de la tête* a été retraduit par moi et publié en un volume séparé chez Garnier-Flammarion en 1990.

Kant n'y prend pas seulement acte de sa fascination et de sa répulsion pour les phénomènes de voyance, la communication avec les morts et les esprits dont Swedenborg était l'un des hérauts les plus marquants dans l'Europe savante du XVIIIème siècle. Ce qui retient Kant, surtout, dans ce livre, c'est l'étroite ressemblance, qu'il reconnaît à son propre scandale, entre l'idéalisme philosophique et le délire d'un visionnaire.

Ce n'est donc pas Hume qui a réveillé Kant de son « sommeil dogmatique », c'est plutôt le fait qu'un système du monde construit par un penseur fou lui ait paru en 1766, de même nature que l'idéalisme post leibnizien. *Les Rêves d'un visionnaire* fondent le concept critique de limite, et la réforme de la métaphysique sur un « surtout pas cela », énoncé par Kant dans l'horreur de la connivence perçue entre métaphysique idéaliste et délire, et dont la pensée hyper-systématique de Swedenborg effectuait en quelque sorte la synthèse. C'est dans ce contexte que naissent les thèmes de la philosophie critique qu'il pourra présenter plus tard en effaçant leur origine dans une mauvaise rencontre de la philosophie avec la folie.

DISSERTATION

SUJET : La folie n'est-elle que le contraire de la raison ?

PROBLEMATISER

Le problème posé est généralement « la raison est-elle le contraire de la folie ». Mais j'ai préféré poser celui-ci, en rajoutant une nuance grammaticale : n'est-elle que. Ce qui implique qu'elle peut être par certains aspects le contraire de la raison ou en tous les cas que vous pouvez admettre cette idée, le libellé le permet. Cela signifie que vous pouvez

commencer par une première partie exposant en quoi la folie peut-être considérée comme le contraire de la raison, ce que le XVIIème siècle a imposé comme idée générale. Cela vous permet d'amorcer un II pour démontrer que ce n'est pas aussi simple et qu'il est évident que non seulement n'est pas QUE le contraire de la raison, mais même qu'elle n'est tout simplement pas antinomique.

Elle peut bien sur se concevoir comme folie une désorganisation des puissances rationnelles qui peut prendre plusieurs formes : une raison hypertrophiée, cela devient une rationalité folle. La folie peut se penser comme une maladie de la raison (ou de l'imagination...).

Si la folie n'est pas le contraire de la raison, qu'est-ce qu'elle est (en dehors de la raison) ? Elle est une réponse. Une réponse au désespoir, une réponse à une société cinglée, (ou qui comporte trop d'éléments pathogènes). Elle est aussi une réponse inconsciente à ce qui est insoutenable à la conscience, donc à la lumière de la raison.

Ou elle est une réponse de survie existentielle. Il faut alors aller chercher la notion de désir, elle peut être aussi une sorte de maladie du désir, ou de la volonté. Une ivresse ou une atrophie.

Enfin, elle est aussi le lieu d'émergence de la conscience tragique, et le lieu de la liberté humaine, mais d'une liberté dévastée...



PROPOSITION REDIGEE



Jérôme Bosch, la nef des fous

Bien plus que les comportements raisonnables ou admis comme tels, ce sont les comportements déréglés qui ont exercés la plus profonde fascination sur les écrivains ou dramaturges. Le « fou » est une figure emblématique. On le redoute, on le craint, on le moque et puis on l'enferme. Ce qu'on appelle la « folie » se décline en dehors du champ de la raison, ce qui ne signifie pas qu'un discours rationnel ne puisse être développé autour du fou et de sa folie. Si la folie apparaît comme le contraire de la raison, c'est un héritage du XVIIème siècle, éperdu de rationalité. Mais l'antinomie s'effrite à peine esquissée. La raison n'est pas plus du côté du bien que la folie n'est du côté du mal. Ce sont les clés d'interprétations de ces comportements déraisonnables, qui posent quelques difficultés, comme les serrures qu'elles ouvrent ou parfois n'ouvrent pas. La représentation de la folie est d'une grande variabilité, et ne peut se concevoir en dehors des paradigmes existentiels et religieux qui permettent de tenir sur elle et à propos d'elle un discours raisonnable et rationnel. La folie a à voir avec une parole interdite, asphyxiée, ou hors normes ; une parole qui ne peut se dire sauf à courir un risque de mort sociale, voire de mort tout court. Le folie fonctionne alors comme un statut, disqualifié et disqualifiant mais qui vaut mieux que le silence et l'interdit d'être. C'est à partir du XIXème siècle que la philosophie a commencé à dire quelque chose sur la folie, en marge du discours psychiatrique ou médical, toujours éminemment rationnel, mais qui cadastre la maladie mentale en ce qu'on appelle une étiologie. Folie et raison peuvent alors être mises en parallèle, mais alors elles ne rendent pas compte de la réalité que recouvre le terme de « folie », et ses lieux d'émergence, comme ses modalités d'expression. Même le fou peut ressembler à un homme raisonnable.

Nous verrons donc dans un premier temps en quoi la folie peut apparaître comme antinomique de la raison, puis nous verrons qu'elle est surtout le lieu d'émergence de la conscience tragique et enfin, qu'elle est aussi une réponse, - sans doute absurde, inadaptée ou dramatique - à des circonstances que la conscience ne peut plus intégrer, admettre, recevoir ou tout simplement vivre.

Folie contre raison apparaissent nettement au XVIème siècle avec *l'Eloge de la folie*, d'Erasmus. Le personnage allégorique de la Folie, femme aux oreilles alourdies par des grelots, prend la parole : la Raison, son adversaire, ne doit pas se montrer si sûre d'elle-même, d'abord parce que l'intelligence conduit

à un état d'inquiétude, et ensuite, parce que les vérités qu'elle atteint sont contradictoires. Si, en 1774, Voltaire écrivait son *Éloge historique de la Raison* qui commence par une confrontation entre la Folie et la Raison, c'est parce que l'éviction de la sagesse comme horizon de la philosophie commençait de se mettre en place. Si l'antinomie folie/raison s'est imposée avec une telle puissance, c'est parce que l'opposition « sagesse/folie » avait disparue. Elle permettait encore une sorte de perméabilité des deux notions, et parfois même de les convertir. La folie du sage ou du saint débordait les cadres de la seule raison, ou de la rationalité telle que le siècle l'organisait.

Le kantisme, religion de la raison (pure ou pratique) allait imposer la souveraineté absolue d'une raison décidant désormais souverainement de ce qui entrait dans son champ et de ce qui n'y entrait pas, de ce qu'on pouvait penser et de ce qu'on ne pouvait pas atteindre. Et si la raison kantienne ne brûlait plus les fous, elle semblait se réjouir qu'on se contentât désormais de les purger. Ce n'est qu'au XVII^{ème} siècle que la folie devient une sorte de contraire de la raison, qu'il faut ligoter, bâillonner et enfermer à double tour. Swedenborg dialoguait avec les anges, visitait les enfers. Sa pensée était une gnose, elle influença Balzac et enrichit tout un courant illuministe. Il n'y a qu'un Kant pour s'en affoler et s'en émouvoir... Il a surtout compris l'étrange proximité du discours philosophique avec le discours forclus du fou...

C'est le théâtre antique qui le premier fonctionne comme un discours sur la folie. Le monde grec le premier a eu l'intuition du rapport entre la folie et le sentiment du tragique et qui sans doute l'a fait émerger. Dans la mentalité ancienne, la folie vient d'une divinité. Il faut trouver une raison au désordre qui frappe l'homme en état de délire, de « mania » ou de « furor ». La punition ou le châtement est évoqué. *Héraclès, Ajax et les Bacchantes*, s'articulent autour des crises de démence d'un ou plusieurs personnages éponymes. L'irresponsabilité humaine dans la crise, face à la conscience du réveil, suscite le sentiment tragique : celui de l'horreur de son acte. Quand l'homme émerge de sa bouffée délirante, quand il retrouve la raison alors naît la conscience tragique dans sa conscience atterrée. On conçoit que les grands tragiques aient exploité ces événements mythiques qui disent le désarroi des hommes devant l'inexplicable, et surtout qui exprime le rapport entre le monde des dieux et celui des hommes. Deux plans qui ne communiquent pas toujours dans l'harmonie et les échanges pacifiques. Imprégné de ces mythes, les grands Tragiques ont mis en scène ces personnages qui figurent les grandes configurations qui organisent les plans des hommes et des dieux dans la mentalité antique. La folie, en ce sens, n'est pas le contraire de la raison mais le lieu d'émergence de la conscience tragique.

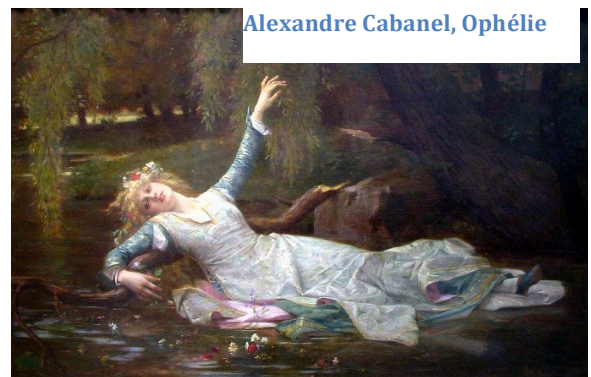


La folie peut aussi se présenter comme une tare familiale. Congénitale au XIX^{ème} siècle chez Zola, mais répondant à d'autres critères explicatifs dans le monde antique. La tragédie moderne retrouve, dans d'autres codes esthétiques et psychologiques, l'intuition grecque de la solidarité organique des générations. Les fils héritent de la dette de sang. Car la folie est aussi le *lieu* où l'homme peut échapper à sa responsabilité. Mais c'est pour vivre privé de ses droits à agir sur le monde, à décider, bref, privé de sa liberté. Car le fou est porteur de tout l'*impensé* de la notion de responsabilité dans la Grèce archaïque. Si le dieu le frappe, quel que soit la nature de ses actes, si criminels soient-ils, comment les lui imputer si un dieu l'a aveuglé délibérément ? Le monde romain, héritier des valeurs et des concepts de la Grèce assume la notion de tragique, c'est pour mieux la refuser. Sénèque a mis en scène ces figures effrayantes et fascinantes, en même temps qu'une réflexion sur le mal dont la profondeur est sans autre exemple dans l'antiquité païenne et une violence sans précédent. Les dieux ne sont plus, ni la possibilité qu'ils soient responsables en partie du malheur des hommes. L'horizon d'une sagesse « autre », a disparu. Hercule, revenant à la conscience, ne retrouve pas la sagesse, autrement dit la raison, il a simplement perdu la folie passionnelle qui l'habitait, il se met en marche derrière Thésée, comme Cerbère jadis monstre effrayant et maintenant toutou misérable. Alors que la pièce grecque se termine par le triomphe de l'amitié et de l'humanité, la pièce latine dit la folie calmée. Mais un forcené sous tranquilisants ne fait pas un sage. La « figure » du malade mental ne dit rien, elle est un malheur qui appelle la compassion.

La folie pacifiée ne fait pas l'émergence de la raison. Et la folie furieuse n'exclut pas le sens. La Cassandre qui dans *les Troyens* de Berlioz prédit dans les affres la chute de Troie est incompréhensible pour ceux qui la regardent. Entre le souffle prophétique et la folie, la frontière est fragile et les Grecs l'ont senti et exprimé dans leur théâtre avant de l'élaborer dans leur philosophie. Cette folie de Cassandre est à mi chemin du présent et de l'avenir, elle voit dans les brumes souvent impénétrables de l'avenir, ou tout simplement exprime un niveau de conscience plus aigu des péchés collectifs ou du rapport des hommes et

des dieux. Il y a donc folie et folie, comme il y a raison et raison... La mentalité antique distingue – au moins en théorie- le délire inspiré du désordre pathologique qui relève des soins médicaux. Ce que le monde moderne se refuse à envisager. Platon théorise l'affaire dans *le Phèdre*, c'est la théorie des quatre délires. Quatre divinités peuvent emporter l'homme au-delà de la raison : Dionysos, c'est le délire mystique ; Eros, c'est le délire amoureux ; Apollon ou la Muse, et c'est l'enthousiasme poétique, et enfin la divination. Le fou n'est plus dans cette perspective une victime malheureuse des dieux, mais au contraire une sorte d'élu, d'appelé. La notion d' « inspiration » a connu une longue histoire qui permet de requalifier le poète, jusqu'aux théories de l'enthousiasme – chez Schopenhauer – et même du génie, chez Nietzsche. Car raison et folie sont des catégories qui relèvent de l'ordre du sens avant que d'appartenir à l'ordre de la logique des antinomies. L'angoisse est le contenu de certaines folies. Le fou inquiète et affole. Mais il n'est qu'un homme égaré vers lequel il faut trouver de nouveaux chemin pour le rejoindre là où il s'est perdu, de souffrance, souvent, d'erreurs parfois, de fautes aussi. Le naufrage de la raison, quelles qu'en soit les raisons, est une tragédie. Car la folie peut n'être que la rationalité du désespoir. Le fou, c'est celui qui montre alors ce que la raison ne peut plus atteindre, ou capter. Un au-delà de la souffrance, de la solitude, de l'impuissance. Le fou est inaccessible, ingouvernable, inimpressionable. La société n'a plus d'effet sur lui. Il peut se montrer dans la nudité effroyable de sa souffrance. Il est à ce titre une figure, en creux et dans le désordre et la rupture, d'une liberté incompressible mais désormais sans poids sur le monde. Il est « aliéné, autrement dit sans lien. Il est une figure tragique.

Héritage des travaux comme de l'impact de la philosophie de Michel Foucault dans le corps social, le fou n'est plus la victime ou l'élu d'une divinité particulière, il est une victime des structures sociales auxquelles il appartient, – héritage du grand enfermement qui commence au XVIIème siècle – d'une société implacable. La folie n'est plus entendue comme dans le monde antique comme conséquence d'un enchaînement malheureux de causes et d'effets, ou d'une fatalité générée par des dieux vindicatifs. Elle est aussi la réponse particulière d'une raison qui ne trouve plus d'issue à un dilemme insoutenable. Hamlet reste la figure paradigmatique de cette folie, conséquence d'un choix impossible. La folie d'Hamlet, sa mélancolie, son épreuve et son déchirement sont dans toutes les mémoires. Une âme obsédée ne peut plus communiquer avec ce qui l'entoure et réussit même à communiquer son désordre, sa haine de soi ou de la vie. La folie d'Ophélie n'est que le pouvoir de Hamlet de rendre l'autre fou. Un autre plus fragile... Une femme que les codes à qui les codes sociaux interdisent une parole qui pourrait s'avérer libératrice.



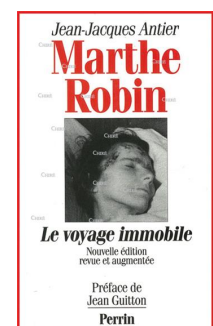
Alexandre Cabanel, Ophélie

Car la folie a sa rationalité propre, elle suit un protocole de destruction dont le délire est le premier acte avant la mort. C'est la folie comme *effet du délaissement*, (on parlerait aujourd'hui de « psychose d'abandon ») dont Ophélie ou Lucie de Lammermoor sont les plus émouvantes figures. Tout se passe comme si la raison, égarée devant un réel qu'elle ne peut assumer n'avait plus que deux issues : fuir dans le rêve, ou se briser en poussant un dernier cri déchiré. Faute de pouvoir intégrer l'implacable réalité (l'acte criminel ou l'amour détruit), l'homme (ou la femme) se retourne contre sa propre raison. Mais les Lucie ou les Ophélie donnent une autre leçon. Elles disent l'entremêlement du cœur et de la volonté. Quand le cœur se brise de douleur, la raison le suit. Quand la volonté a été brisée par des forces plus puissantes, l'être humain a perdu le ressort qui le soutient. Et quand la raison s'égaré, le cœur n'est plus qu'un vide insensé où plus rien ne résonne, dans lequel le monde ne trouve plus aucun écho. La folie est alors l'image de la misère et de la grandeur de l'homme quand la vie a perdu son sens, sa saveur, son mystère. Le fou est celui qui rappelle que l'homme vit aussi de signes et de symboles. Il rappelle aussi la grandeur de cette raison dont il montre les déchirements et la fragilité. Pour retrouver ce sens existentiel que le grand rationalisme des XVIIIème et l'idéalisme allemand ont écrasé, il faut attendre la philosophie de Kierkegaard, ou celle – peu convaincante et mal vieillie – de Sartre, ou les réponses personalistes.

Si le théâtre affectionne ces personnages des marges, ou de l'exclusion, c'est sans doute parce qu'ils agissent ce qui dans l'homme peine à se dire, voire ce qui ne peut se dire qu'en s'excluant des relations tolérées et encouragées, qu'en devenant *hors société* : fou. Comme les hystériques de la bourgeoisie

viennoise lorsque Freud était médecin. Ordre et désordre agissent et même gesticulent derrière les concepts de raison et de folie : la raison cheminant avec l'ordre tandis que la folie appartient au désordre ou le génère. En réalité, cette distribution agonistique et antinomique correspond à une logique qui ne permet pas de résoudre l'aporie. Une véritable folie peut se dissimuler sous les apparences d'une rationalité puissante. Et le fou peut faire apparaître une autre rationalité, nouvelle, insolite et inhabituelle. Surtout, la parole déraisonnable peut fonctionner comme un filtre qui permet le passage de la vérité, passage interdit dans un autre contexte ou avec un autre statut. Dans le discours fou, il devient possible de dire ce que la société ne saurait tolérer ou admettre... En ce sens le théâtre – de la tragédie antique jusqu'à Tchekhov – constitue en une certaine manière une sorte de lieu d'émergence d'une étiole des grandes herméneutiques du désordre mental.

La folie ne saurait se concevoir comme le contraire de la raison, parce que la raison n'a tout simplement pas de contraire. Elle est devenue un « objet » de savoir, l'ordre médical légifère sur la question, même si les « sciences de la santé » secouent quelque peu le navire. Il n'est pas de société qui n'ait affronté la question de la folie, c'est-à-dire de comportements dont la signification ne peut être trouvée dans l'herméneutique sociale habituelle. Or, l'homme ne peut pas ne pas interpréter. Il faut trouver une place et un sens à la folie. La littérature donnait un sens, les structures sociales donnaient une place. Lorsque la raison occupe la totalité du champ de l'esprit, elle ne peut plus que rejeter la folie, et donc les fous. Ils ne sont plus des inspirés ou des poètes. Aujourd'hui, c'est par l'anthropologie que l'idée redevient acceptable selon laquelle l'esprit de l'homme peut être en contact avec un monde surnaturel : anges ou démons. C'est bien entendu une croyance de primitifs. Et ce contact peut provoquer des comportements inexplicables. voire dangereux. Ou ouvrir à ce qu'on appelle une « information révélée », une révélation. Bref, la folie ouvre aussi à ce qu'on appelle « la mystique ».



Nota bene : je réalise que mes exemples et illustrations sont surtout féminins. Toute projection serait le fruit de l'imagination du lecteur ou de la lectrice.